

Il devait d'abord maintenir parmi son équipage la confiance et la force morale. Les braves matelots étaient de race saine et vigoureuse, et que la qualité des provisions, ainsi qu'une fidèle surveillance des médecins, préserva facilement du fléau redoutable des régions polaires : le scorbut. Et ils avaient l'humeur gaie. Mais ils songeaient à la patrie de Norvège, aux femmes et aux enfants laissés là-bas et que peut-être ils ne pourraient revoir. La nostalgie!

Nansen les occupait par des travaux divers ou bien les amusait par des jeux, par de la musique, par des danses, par des lectures, et surtout par de bonnes pipes. Aux jours de fête, à la Noël, au jour de l'an, ce furent de vrais galas, avec des discours de circonstance où l'on se félicita de la bonne camaraderie du bord, et avec des lectures de poésies. Tout l'équipage réuni dans une même pièce du navire, sans aucune inégalité de traitement, forma alors comme un petit coin de la Patrie.

De temps en temps, quelques camarades descendaient sur la banquise pour des courses, des explorations et des chasses. Il y avait des rencontres fantastiques d'ours. Une nuit, les chiens ne cessèrent pas de furieusement aboyer.

Au matin, trois avaient disparu. Un ours avait pu grimper par l'échelle du *Fram* et avait enlevé les chiens à sa portée. Deux hommes se mirent à sa poursuite, avec la meute, et armés seulement d'une lanterne. Tout à coup un ours énorme surgit de l'obscurité. Nos gaillards s'enfuirent à toutes jambes. Mais l'un des deux se trompa de route et ne sut pas assez vite regagner le bord. L'ours le renversa, le mordit. L'homme alors lui asséna sur le museau un coup de sa lanterne, si bien que le verre se brisa bruyamment en mille morceaux et fit reculer la bête effrayée. Nansen accourut, l'abattit d'un coup de fusil. Cette histoire de chasse à l'ours et d'autres pareilles, souvent renouvelées, mirent quelques émotions dans les journées trop tranquilles et lentes du voyage.

Et Nansen peut dire : « Le *Fram* a supporté sans la moindre avarie toutes les pressions, alors que les explorateurs les plus expérimentés avaient affirmé sa perte certaine. Notre hivernage sur cette banquise est bien moins pénible que celui des précédentes expéditions. Notre vie ressemble à celle que nous mènerions en Norvège... Nous habitons une bonne et solide maison, bien éclairée par de grandes lampes à pétrole et par l'électricité (obtenue par un dynamo qu'actionnait un moulin à vent installé sur le pont). Que peut-on demander de plus ? »

Oui, mais l'on était dans la nuit de l'espace toujours, par 80° et (le 2 février 1894) par 82° 10' de latitude, dans un froid de — 47° et — 48°, et (le 8 mars) de — 51°. Nansen nous assure que les sensations éprouvent des modifications très curieuses, qu'elles s'acclimatent en quelque sorte. Il nous dit que les hommes souffrirent seulement du ventre et des jambes, et qu'il leur suffisait de battre la semelle pour se réchauffer. Il n'en arriva pas moins que les pieds furent gelés et les doigts profondément mordus. Mais personne n'avoua ses souffrances.

Enfin, le 20 février 1894, le soleil reparut en raies horizontales d'un rouge sombre. Le printemps vint en avril et mai. On put se chauffer au soleil, en suivant des yeux les brumes blanches qui flottaient dans l'air diaphane. La neige

et la glace qui recouvraient le pont et les murailles du *Fram* furent enlevées.

Puis vint l'été, en juin et juillet. La banquise entra en décomposition. Parmi des canaux et de grands espaces de mer libre embarrassés de glaçons mouvants, le navire continua une dérive de hasard, tantôt plus éloigné du pôle et tantôt plus proche, vers le 81° ou le 82° de latitude. Au mois d'août les tourmentes recommencèrent. L'hiver revint, et aussi la nuit polaire. Pour l'équipage du *Fram*, la vie d'un second hivernage fut toute semblable à la vie du premier, sans une défaillance des courages. Cela dura jusqu'à la fin de février 1895.

Le journal de ces deux premières années de voyage, dans *Vers le Pôle*, est tenu avec une telle tranquillité, une telle droiture, un tel soin de ne rien exagérer ou même de tout réduire aux proportions de la vie ordinaire, qu'une pareille œuvre devient, en vérité, moralisatrice. C'est la littérature de l'héroïsme naturel. Les choses sont dites comme elles furent faites, avec une loyauté simple qui atteint à la suprême grandeur.

Et pourtant il est une autre partie du livre, plus belle encore que la première et plus émouvante. En mars 1895, Nansen quitta le *Fram*. A suivre le navire, il n'eût pas dépassé le 82°. Il partit donc accompagné d'un seul de ses hommes, avec ses chiens et ses traîneaux, et s'avança jusqu'au 86°, dans une lutte « à la vie ou à la mort ». Nous dirons ce que fut cette audacieuse et périlleuse expédition.

VICTOR CHARBONNEL.

LA DÉPOPULATION EN FRANCE

La question de la « dépopulation » préoccupe depuis quelque temps tous les esprits sérieux en France. Essayons de la résumer pour nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux quelques chiffres et les réflexions qu'ils suggèrent.

* *

Rappelons d'abord que le mouvement de l'état civil pour 1895 s'est traduit par un déficit de 17 813 existences humaines : il n'y eut en 1895 que 834 173 naissances, contre 851 986 décès.

Ce fait n'est pas entièrement nouveau dans les annales de la démographie française. Ainsi, la dernière moitié de ce siècle a vu l'excédent des décès sur les naissances se reproduire jusqu'à sept fois avant 1895, savoir :

En 1854, où il était de	69 000 unités (en chiffres ronds)
1855	— 35 000
1870	— 103 000
1871	— 444 000

Ces quatre premiers déficits explicables, les deux premiers, par la guerre de Crimée, les deux derniers par la guerre franco-allemande et la Commune ; puis, pendant trois années de suite sans cause apparente :

En 1890, de	38 000,
En 1891, de	10 000,
En 1892, de	20 000.

De légers accroissements de la population en 1893 (7 000) et en 1894 (40 000) permettaient d'espérer que le fléau du dépeuplement serait conjuré. Ce nouveau déficit pour l'année 1895 d'environ 18 000 vies humaines, fait surgir à nouveau le redoutable problème de la décroissance.

Hâtons-nous d'ajouter qu'un tout récent document, nous apporte une bonne nouvelle presque inespérée. Le *Journal officiel* vient de publier le rapport sur le mouvement de la population en 1896 : nous y trouverons un excédent de naissances de 93 700 unités. Cette différence de 114 513 entre les deux années consécutives résulte à la fois de la diminution du nombre des décès (88 100) et de l'augmentation du nombre des naissances (31 413).

Quoi qu'il en soit des fluctuations de détail, il n'est pas étonnant qu'une question si grave ait ému non seulement les statisticiens et les économistes, mais le pays tout entier. On se souvient du retentissement qu'eut, il y a quelques mois, le cri d'alarme jeté dans le *Temps*, par M. Bertillon, qui mettait en relief la décroissance constante et progressive de la natalité en France, par le tableau suivant :

Sur 1 000 habitants combien de naissances annuelles en France :

1801-1810. . .	33	1851-1860. . .	26
1811-1820. . .	32	1861-1870. . .	26
1821-1830. . .	31	1871-1880. . .	25
1831-1840. . .	29	1881-1890. . .	24
1841-1850. . .	27	1891-1895. . .	22

« Notre pays, ajoutait l'éminent statisticien, est le seul grand pays de l'Europe où la natalité diminue avec cette implacable régularité ».

Pour éclairer nos lecteurs sur cette comparaison avec l'étranger, nous croyons utile de mettre sous leurs yeux quelques chiffres exacts.

Nous avons pris ces chiffres (directement ou en les calculant en partie) aux statistiques officielles de quelques pays européens. Que le lecteur veuille bien examiner avec attention le tableau ci-dessous des naissances, décès et excédents annuels par 1 000 habitants, de l'Angleterre (avec le pays de Galles), de l'Allemagne et de la France pour cinq décades 1841-1890, et pour la période de quatre ans 1891-1894 :

DÉCADES ET ANNÉES	1841-1850	1851-1860	1861-1870	1871-1880	1881-1890	1891-1894	
Angleterre	Naissances. . .	32,6	31,1	35,3	35,5	32,5	30,6
	Décès.	22,4	22,2	22,6	21,5	19,1	18,4
	Excédent. . .	10,2	11,9	12,7	14,0	13,4	12,2
Allemagne	Naissances. . .	37,6	36,8	38,8	40,7	38,2	37,5
	Décès.	28,2	27,8	28,4	28,8	26,5	24,8
	Excédent. . .	9,4	9,0	10,4	11,9	11,7	12,7
France	Naissances. . .	27,4	26,3	26,3	25,4	23,8	22,7
	Décès.	23,3	23,9	23,6	23,7	22,8	22,8
	Excédent. . .	4,1	2,4	2,7	1,7	1,0	-0,1

Que disent ces chiffres ? Que la France se trouve dans un état d'infériorité évident par rapport aux deux autres pays.

En effet, voyez l'Angleterre. Dans ce dernier quart de siècle, elle a réussi à abaisser son taux de mortalité de 22,6 à 18,4 pour 1 000, soit un gain de 42 individus pour 10 000 par an, rien que de ce chef. Aussi, malgré la diminution très sensible de sa natalité ; — et cette diminution, il est utile de le constater, est un fait commun à tous les pays avancés, à l'Angleterre aussi bien qu'à la France, — malgré cet abaissement de la proportion des naissances, disons-nous, l'Angleterre a-t-elle aujourd'hui un taux d'accroissement annuel de la population à peine inférieur à celui d'il y a 30 ans.

Voyez maintenant l'Allemagne. Vous y trouverez une situation encore plus favorable. La mortalité, y est, il est vrai, manifestement plus grande qu'en France. Mais, d'un côté, cette mortalité baisse d'une manière continue et rapide (40 pour 10 000 de gain de ce chef entre 1871-1880 et 1891-1894) ; de l'autre, la natalité allemande est absolument formidable, comparée à celle de la France, et ne montre pas encore de tendance prononcée à diminuer. L'excédent des naissances sur les décès dans la dernière période 1892-1894 est de beaucoup plus fort en Allemagne qu'il n'était il y a 30 ans, il a même dépassé légèrement le taux de l'accroissement en Angleterre.

Et que fait la France ?

On peut répondre en un mot : depuis 30 ans sa natalité a diminué de 36 pour 10 000 habitants, tandis que sa mortalité n'a baissé que de 8 pour 10 000. Or, un peu de réflexion et un calcul des plus simples (d'après la formule $P = p(1+r)$, ou celle de l'intérêt composé — triste ironie du mot!) nous suffisent pour voir que, supposant les conditions démographiques de la France et de l'Allemagne restées sans changement :

1), dans 30 ans, soit vers 1925, l'Allemagne aura une population double de celle de la France, car à cette époque, les 52 000 000 d'Allemands deviendront 75 800 000, tandis que les 38 000 000 de Français tomberont à 37 900 000.

2), dans 84 ans, soit vers 1990, l'Allemagne, avec ses 150 800 000 habitants, en aura le quadruple de la France, qui n'en comptera que 37 700 000.

Nous savons bien que ce raisonnement est tout à fait abstrait et que la variété des phénomènes vitaux échappe aux griffes d'airain de la formule mathématique. Cependant, comme tendance et comme direction de la marche probable des événements, il a sa valeur...

Mais, sans même empiéter sur l'avenir plus ou moins lointain et en nous tenant aux faits et aux contingences du présent, nous trouvons déjà assez de sujets d'inquiétude. Qu'on nous permette d'indiquer quelques points particulièrement noirs.

Prenons la force purement matérielle, exprimée par le nombre de soldats.

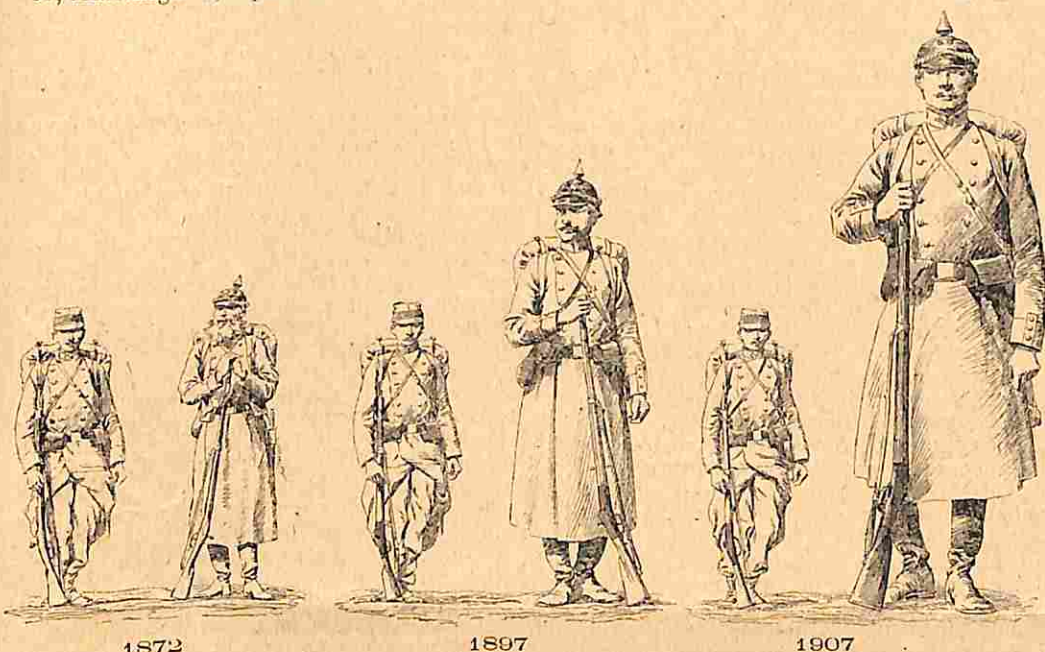
Dans les premiers temps qui suivirent la catastrophe de 1870-1871, le chiffre de conscrits en Allemagne ne dépassait que d'un dixième le chiffre des conscrits en France (330 000 Allemands, 296 000 Français). Actuellement (1897), les conscrits de l'Allemagne sont une fois et

demie plus nombreux que ceux de la France, qui en compte à peu près autant qu'auparavant, tandis que l'Allemagne en a déjà près de 449 000.

Mais le nombre de conscrits n'exprime, en parlant d'une manière générale, que l'état de la natalité d'il y a vingt ans.

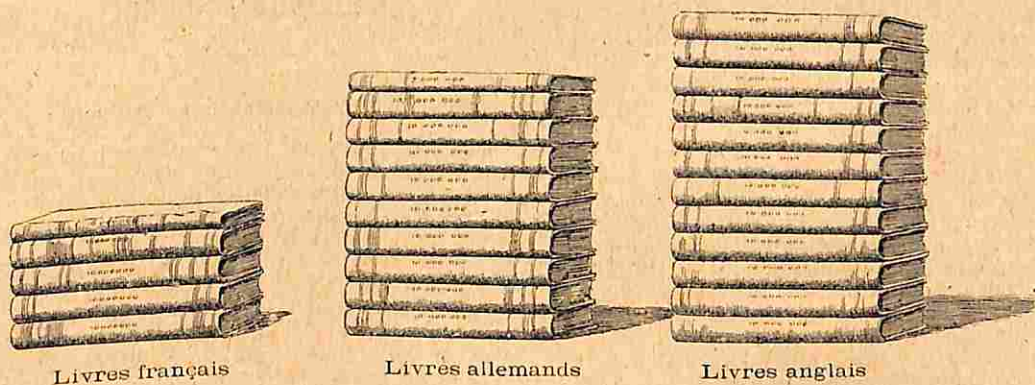
Or, l'Allemagne a, depuis dix ans, (en commen-

livre : il est évident qu'une nation de 100 millions d'individus parlant telle ou telle autre langue aura, *ceteris paribus*, quatre fois plus de lecteurs qu'une nation de 25 millions. Or, sait-on quel est le nombre respectif des lecteurs de la langue française, de la langue allemande et de la langue anglaise? Nos calculs très approxima-



cant vers 1886, année qui vit naître 1 815 000 individus en Allemagne et 912 000 en France) le chiffre absolu de naissances annuelles double de celui de la France et même plus que double aujourd'hui (en 1894, 1 904 000 naissances en Alle-

tifs, mais suffisants pour le but que nous nous posons, portent le nombre de lecteurs français à 46 millions (y compris la France, le Canada, etc.), tandis que le nombre de lecteurs allemands peut être évalué à 37 millions et celui des lecteurs



magne, 853 000 en France). Il est donc probable que dans une dizaine d'années, vers 1907, le nombre de conscrits en Allemagne sera deux fois plus grand qu'en France (Voy. nos images représentant le nombre de conscrits dans les deux pays, en 1874, 1897 et 1907). Qui niera l'importance de ce fait pour la sécurité de la France?

Un autre point noir, et non des moins attristants, c'est la diminution du rayonnement idéal de la France, de son influence civilisatrice, et cela aussi à cause de l'état stationnaire de sa population au milieu des peuples prolifiques. Ainsi, prenons la langue et son véhicule, le

anglais à 120 millions. Ainsi, à chaque personne puisant ses idées dans la civilisation française, correspondent deux personnes allant, pour s'instruire, vers la civilisation allemande et presque trois recourant à la civilisation anglaise. La différence est déjà énorme au préjudice de la France. (Voy. nos images représentant le chiffre de lecteurs dans les trois pays par la hauteur des volumes.) Or, de combien la situation deviendra pire, vingt, trente, cinquante ans après, quand l'ilot du peuple français sera, pour ainsi dire, englouti dans les flots ethniques de ses rivaux!

N. ROUSSANOF.

UNE DIVINITÉ NOUVELLE

« En ce temps-là, tous les hommes étaient bicyclistes ou photographes, et les multitudes croyaient aux apéritifs. » — Ainsi pourra s'exprimer, en parlant de nous, quelque historien futur, lorsque depuis longtemps nous aurons cessé de tuer le ver.

« Ils croyaient aux apéritifs. » C'est bien cela.

L'apéritif est une divinité d'un genre nouveau. Elle a ses temples, ses prêtres, ses fidèles et reçoit les sacrifices. Aucun sanctuaire n'est aussi couru. L'office ne s'interrompt jamais. Jour et nuit, les zéloteurs s'empressent et des masses profondes et toujours renouvelées arrivent en chantant l'*intraïbo* !

Quand les peuples se préparent à la guerre, ils boivent force apéritifs pour se donner du cœur au ventre. Quand ils concluent la paix, ils en boivent pour sceller les traités. La moisson est-elle abondante, on s'en réjouit avec des apéritifs. Le pain se fait-il cher, on appelle au secours l'apéritif pour se consoler. Êtes-vous malade ? Prenez des apéritifs, ils vous guériront. Êtes-vous bien portant ? Ne manquez pas d'en prendre, ils vous maintiendront. L'apéritif est bon en hiver parce qu'il fait froid et en été parce qu'il fait chaud. Il convient d'en boire aux baptêmes afin que les nourrissons prospèrent et aux enterrements afin que les morts dorment en paix.

Dans l'antiquité, les nations, préoccupées de fonder des colonies, commençaient par y installer leurs dieux : les modernes y implantent leurs apéritifs. A eux la gloire et l'honneur !

Il est permis de toucher aux rois, au pape, aux ministres, aux gloires nationales, à Dieu même. Mais une foule jalouse veille sur l'apéritif sacré. Toucher à l'apéritif ! On se laisserait plutôt enlever des libertés essentielles, arracher des lambeaux de territoire...

Il sied de grogner en payant ses impôts et c'est une pratique d'esclave que de payer ses dettes aujourd'hui au lieu de les remettre au lendemain. Mais que l'apéritif réclame notre dernier sou, c'est avec enthousiasme et sans tarder que nous courons le jeter sur ses autels de zinc. On oublie l'heure du train, l'heure du courrier, l'heure du travail ; on n'oublie pas l'heure verte des absinthes. Que la femme supplie, que l'enfant pleure, que le devoir nous réclame : qu'est cela ? Le devoir ne peut-il attendre ? La femme et la fille ne peuvent-ils se morfondre ?

Pourvu que l'apéritif n'attende pas !

En somme, l'apéritif est grand, et il règne.

Pour susciter une telle foi, inspirer cette confiance, provoquer de pareils sacrifices, qu'a donc fait cette divinité nouvelle ? Par quels miracles son empire s'est-il justifié ?

Apéritif vient d'*aperire* : ouvrir. Qu'ouvre-t-il ? Tient-il en mains la clef d'or qui ouvre les portes du bonheur ? Ouvre-t-il l'intelligence ? Aiguise-t-il l'appétit ? Ses sectateurs ont-ils le cœur plus allégre, le sang plus riche, les bras plus robustes, les yeux plus vifs, l'estomac plus solide ? Sont-ils plus résistants au labeur, plus tenaces à la lutte, meilleurs pères et meilleurs fils, meilleurs artisans et meilleurs soldats ?

Leurs enfants sont-ils plus beaux, leurs femmes plus souriantes ? Respire-t-on à travers leurs demeures les bienfaits du Dieu qu'ils servent ?

Les faits consultés répondent ceci : l'apéritiviste, en général, a le sang pauvre, les yeux troubles, les membres affectés d'un tremblement plus ou moins prononcé. Ses pensées tournent au noir. Il est enclin à la mauvaise humeur. La tristesse le hante.

Mais, s'il n'ouvre ni l'appétit, ni l'esprit, ni les portes d'or de la félicité, il ouvre la porte des maisons de fous, des prisons et des bagnes ; il ouvre la bouche pour l'injure et la sottise, il ouvre des tombes précoces.

De quelle démençe faut-il être atteint pour garder le culte d'un dieu semblable !

S'il existait de par le monde un tyran dont le gouvernement aurait pour résultat d'avilir, de souiller, d'appauvrir, d'enlaidir, d'empoisonner, d'abrutir ses sujets ; un tyran qu'on ne pourrait servir qu'en se piquant le nez, en s'abimant l'estomac, en s'assombrissant la pensée, en vouant sa femme à la misère, ses enfants à l'épilepsie et à la tuberculose, par quel soulèvement de juste et d'universelle indignation ce monstre ne serait-il pas balayé ?

Mais l'apéritif, lui, est en tranquille possession de son règne.

Plus ses méfaits augmentent et plus grandit le nombre et la ferveur de ses adeptes.

C'est égal, tout a une fin. Les trônes s'écroulent, les temples tombent en ruines, les dieux voient pâlir et se coucher leur étoile. L'apéritif n'échappera pas à la loi commune.

Je m'en réjouis d'avance et je bois à sa mort un verre de vrai vin de France !

C. WAGNER.

CHRONIQUE AGRICOLE

Deux tentatives d'assurances mutuelles.

Le seul recours que puisse trouver le cultivateur contre les maladies qui s'abattent sur le bétail, existe dans la mutualité. Voici, à ce sujet, deux instructifs exemples d'assurances mutuelles que fait connaître, avec grande raison, l'*Agriculture Moderne*, supplément du *Petit Journal*.

A Sandaucourt, village des Vosges, il existe une Société, la *Prévoyante*. Pour en faire partie, il suffit aux cultivateurs d'assurer toutes leurs vaches, et de verser une prime qu'on fixe à la fin de l'année, selon le nombre d'accidents. Trois fois par an, on rembourse, à qui de droit, en cas de mort d'animaux, les $\frac{3}{4}$ de la valeur de la bête. Cette Société, de 18 membres seulement, a ainsi assuré, en 1896, plus de cent têtes de bétail pour 28 000 francs et remboursé 3 semestres. N'est-ce pas un fort beau début ?

La seconde Société, constituée à Bazeilles-sur-Meuse, et qui comprend presque tous les cultivateurs du village, paie la perte de la bête à 25 % de sa valeur aussitôt la déclaration faite ; le surplus au prorata de l'argent en caisse à la fin de l'année. Cependant on réduit toujours de 20 % l'évaluation qu'ont faite les estimateurs de la